Abdellah Taïa

Vivre à ta lumière

ROMAN

ABDELLAH TAÏA

ROMAN Seuil

VIVRE À TA LUMIÈRE

ABDELLAH TAÏA

VIVRE À TA LUMIÈRE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-147060-4

© Éditions du Seuil, mars 2022,
à l'exception des langues allemande,
anglaise pour les États-Unis et arabe.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour ma mère : M'Barka Allali (1930-2010).
Ce livre vient entièrement de toi.
Son héroïne, Malika, parle et crie avec ta voix.

1

Béni Mellal

Tout l'amour de cette terre.

Tout l'amour qu'il y a sur cette terre ne me suffira pas et ne m'aidera pas à supporter ce qui m'arrive après toi, Allal.

Tu es parti si loin, dans un monde dont je n'ai aucune idée. Et tu ne reviendras pas.

Il n'y a plus maintenant devant moi que le souvenir, l'absence, l'amour sans toi.

Tu m'as regardée pendant des mois et des mois quand j'allais au souk avec mon père. Tu n'avais pas peur de lui et tu laissais tes yeux parler, me suivre, entrer en moi et décider à ma place de ce qui allait suivre, arriver. Être avec toi. Être à toi. Être ta femme. Tes yeux ne disaient pas que j'étais belle ni que tu étais amoureux de moi. Non, rien de tout cela. Tes yeux jouaient, dansaient et m'invitaient à faire la même chose. Danser avec

toi en public, dans le souk. C'était cela que tu voulais, qui t'excitait. Voir comment j'allais réagir, ce que j'allais montrer de moi. Ma réponse à tes regards, alors que mon père était juste là, à côté. Nous portons le même panier rempli de légumes, lui et moi. Nous sommes parfaitement respectables. Il ne sait rien, mon père ? Je ne crois pas. Il joue à l'innocent, mon père. Mais il est tendre. Tendre et soumis à sa deuxième femme. Il n'y a que dans ce souk, une fois par semaine, que je peux l'avoir pour moi toute seule. Il n'y a que là qu'il ose me montrer un peu d'affection et m'acheter des beignets au sucre.

Tu avais bien préparé ta stratégie, Allal. Tu t'es élancé et tu as parlé. Pas avec moi. Non. Avec mon père, qui, depuis quelque temps, cherchait à se débarrasser de moi. Moi, Malika, sa fille. Il n'en pouvait plus de voir sa deuxième femme m'humilier chaque jour et de ne rien dire.

Il ne disait rien, mon père. Il était envoûté par elle, ensorcelé. Sa tête n'était depuis longtemps déjà plus à lui. Il se laissait guider, diriger. J'étais son point faible. La fille de son premier mariage.

Elle a grandi, la petite Malika. Dix-sept ans. Elle fait femme maintenant. Entièrement femme. Il faut la donner à quelqu'un. Lui trouver un homme. Ce n'est pas ce qui manque dans ce bled trop vaste et où tout le monde surveille tout le monde.

Je peux t'aider à porter le deuxième panier, mon oncle. Tu nous as abordés comme ça, Allal. C'est trop lourd pour toi et ta fille, mon oncle.

D'accord, mon fils. Que Dieu t'ouvre les chemins du paradis, mon fils.

Tu marchais de l'autre côté. Mon père était entre toi et moi. Vous faisiez les hommes virils, vous parliez de récoltes, du ciel généreux en pluie cette année-là et des Français qui ne voulaient toujours pas partir du Maroc. Vous vous racontiez des choses de la vie que je ne connaissais pas encore. Et soudain, mon père s'arrête et il dit :

Tu es le fils de Saleh, n'est-ce pas ?

Comment l'avait-il deviné ? Je ne le saurai jamais.

Je suis le fils cadet de Saleh, oui. Je suis Allal, mon oncle.

Allal. C'est cela. Le petit Allal. Comme tu as grandi ! Tu ne te souviens pas de lui, Malika ? Regarde. C'est Allal. Tends ta main et salue-le. Allal est comme un cousin pour toi. Tends la main. Ne fais pas la timide. Allal est de chez nous, de la même grande famille que nous. Même sang et même chair. Regarde-le. Je suis là avec toi, Malika. Regarde Allal. Il est devenu un homme. Plus grand de taille que moi. Regarde.

Plus tard, j'ai compris que mon père avait tout saisi de mon petit manège. Il avait tout vu. Mes petites danses

devant toi, Allal. Tes yeux définitivement fixés sur moi. Tes yeux qui me dévoraient.

C'était mon père, Baba, qui insistait pour m'emmener avec lui au souk et c'était lui qui voulait à chaque fois m'acheter des beignets au sucre chez la vieille femme installée à côté d'un petit café en plein air. Le tien, Allal.

Tu étais là. Dans ce café. Tu étais toujours là.

Près de l'étal de la vieille vendeuse, je suis debout. Je suis seule. Baba m'a dit qu'il allait revenir dans dix minutes. Je mange les beignets très lentement. Je prends tout mon temps. Je te laisse me regarder comme tu veux. Mon corps. Mon caractère. Mon histoire. Je suis forte. C'est cela que tu vas aimer de moi. Une femme forte qui t'enveloppe tout entier. Pas une femme juste pour une nuit. Non. Je suis une femme pour le sérieux, tu le vois, une femme pour affronter avec elle et à côté d'elle le *zman*, le temps qui passe et qui finit par nous ruiner tous. Je suis Malika. Je suis en très bonne santé. Je ne suis pas feignante. Je fais les choses jusqu'au bout. J'ai de bonnes dents. Mes cheveux sont très noirs. Mes cuisses sont solides. Ma poitrine va grandir plus, ne t'inquiète pas. Mon ventre est large. Et mon tatouage berbère entre les yeux n'a qu'un seul sens : je suis fidèle. Fidèle et maligne, pour être franche. Mais j'imagine que cela ne te fait pas peur, la malignité en moi. Tu continues de me regarder, tu ne me juges pas. Je te plais.

Je te plais. Je le sais. Regarde, Allal. Regarde. J'ai fini de manger le deuxième beignet. J'entame le troisième. Je veux que tu voies que j'ai bon appétit. Je mange. Je mange. J'aime cela, la nourriture, toutes les nourritures. Je suis une femme qui n'a pas honte de manger. Malika. Malika, Allal. C'est pour toi. Viens. Viens. Tu viens quand ?

Tu marches avec nous, Allal. Dans notre chemin. Tu nous aides, Baba et moi. Tu portes le deuxième panier. Et tu parles. Tu as beaucoup de choses à dire. Je les écoute à peine. Je me laisse bercer par le son de ta voix. Je pénètre dans cette voix et son monde. Mon père est ravi. Il a compris que tu étais un homme qui n'avait pas peur. Un homme rempli de mots qui sonnent vrai et d'histoires fortes à partager. Un homme qui se révèle d'emblée, qui s'ouvre, qui dit : Voici mon cœur.

L'espoir existe. Avec ton corps, Allal, dans ton cœur, Allal, je vais trouver un autre chemin. Fuir enfin ma belle-mère et sa méchanceté. Déjouer le sort. L'attraper, l'espoir, et le confirmer.

Je vais vivre.

Baba te pose soudain cette question, directe, trop directe :

Qu'est-ce que tu possèdes dans la vie, mon fils Allal ?

Tu réponds franchement. Tu ne prends même pas le temps de réfléchir.

Je n'ai que ce café en plein air, mon oncle. Je le transporte avec moi de souk en souk, de mausolée en mausolée. Ce n'est pas grand-chose, je sais. Ce n'est pas la garantie d'un bel avenir, je sais. Mais je vis bien, très bien même durant l'été, avec ce café. J'ai réussi à économiser un peu d'argent. Je vis avec mes parents. Dans leur maison. Et j'ai deux frères plus jeunes que moi. J'ai vingt-sept ans, mon oncle. Il est temps de me marier. J'ai des cousins plus jeunes que moi et ils ont déjà des enfants. Je veux me marier.

Je rêve. Je regarde tes pieds, Allal. Tes pieds dans des sandales en cuir. Ils sont sales, tes pieds. Forts et sales. J'ai envie, là, tout de suite, de les prendre dans mes mains, ces pieds. De les laver lentement, doucement, très doucement. Et, après, de les masser avec un peu d'huile d'olive. Je sais comment faire. Je m'entraîne régulièrement sur les pieds de mon père quand il rentre le soir du travail au champ. N'est-ce pas, Baba ? Dis à Allal que je masse bien les pieds. Dis-lui. Dis-lui. Ce détail est très important. Les pieds des hommes. Les pieds d'Allah. Je commencerai toujours par tes pieds, Allal. Et après, tout sera facile. L'amour. L'amour.

Le rêve de l'amour.

On est arrivés à notre maison. On est devant la porte. Tu déposes par terre le panier. Mon père t'invite à prendre un verre de thé à la menthe. Tu dis que tu

dois repartir au souk et ranger les affaires de ton café. Baba insiste :

Au moins un verre d'eau, Allal.

Tu acceptes.

Apporte-lui un verre d'eau, ma fille Malika.

Il n'y a que toi et moi à présent. Baba est rentré déposer les paniers à l'intérieur de la maison. Il va revenir d'un instant à l'autre.

Tu bois de l'eau. Tu as très soif. Je te regarde boire tout le gobelet d'un seul coup. Tes yeux sont fermés. Ta tête est penchée en arrière. Je vois ton cou fort. Je vois tout, tout, et de très près. Le feu monte en moi. Les poils très noirs de ta petite barbe. Ton nez long et mince. Tes lèvres qui ont la couleur de la terre d'ici : ocre rouge. Tes oreilles immenses et étranges. Ton crâne est presque rasé, comme celui des voleurs. Tu ne laisses jamais pousser tes cheveux, je crois. Pourquoi ?

J'ai envie de tendre ma main et de caresser ta tête.

Tu es un homme. Tu es beau. Je te trouve beau, moi. Je te le dis, dans mon cœur : Tu es très beau, Allal.

Tu m'as entendue ?

Tu es beau. Tu n'es pas riche mais tu es beau.

Je respire l'odeur de ton corps, Allal. Le corps d'un homme fouetté pendant des années et des années par le soleil, bruni par le soleil, presque noir de soleil. Un

corps qui transpire et qui suinte. Il est chaud. Il est froid. Il est brûlant.

Allal, tu viens vers moi. Ouvre tes jambes. Tu dis. Ouvre-les. Ouvre, Malika.

Je les ouvre. Immédiatement. Pour toi. J'attends depuis si longtemps. J'ai dix-sept ans. C'est le bon moment. Me donner à toi, Allal. Te prendre en moi, mélanger nos odeurs et notre sueur. Nos chemins.

Et nos rêves.

Tu as fini de boire l'eau, Allal. Tu ne fais aucun geste mal élevé ou bien déplacé. Tu es devant la maison de Baba. Je sors de mon rêve à côté de ton corps. Je baisse les yeux. Tu me rends le gobelet. Ta main touche ma main. Cela dure trois ou quatre secondes. Ta chaleur, Allal. La chaleur sur la surface de ta peau. Elle entre en moi et traverse tout en moi, de la tête aux pieds. Tu dis au revoir. *Bsslama, Malika. Bsslama, Allal.* Tu pars. Aussitôt. Je te regarde t'éloigner. Tu marches. Tu marches vite. Tu es si léger. Tu es maigre. Tu es fragile. Tu es un petit oiseau. Je suis plus forte que toi.

Tu as tourné à gauche. Tu as disparu de ma vue. Mais tu es encore là, dans l'air. Je te vois. Ta trace. Ton souvenir. Ta virilité douce.

Baba est ressorti.

Rentre, Malika. Rentre, ma petite fille. Allal est très bien. C'est entre les mains de Dieu, maintenant.

Tu es revenu nous voir un mois plus tard pour demander ma main. Tes deux parents étaient là avec toi. Et ton meilleur ami aussi : Merzougue. C'est mon frère, plus que mon frère, je t'ai entendu dire à mon père en lui présentant Merzougue. Parfois, l'ami est bien mieux qu'un frère, tu as raison, Allal.

Merzougue était assis à côté de toi, collé à toi. Quand je suis entrée dans la grande pièce de notre maison pour servir du thé à la menthe à tout le monde, Merzougue a dit :

Elle a de la chance, votre fille.

Baba n'a pas demandé trop d'argent comme dot. Presque rien. Mais à tes parents, Allal, il a parlé avec le cœur :

Malika sera votre fille. Je vous la donne. Je ne la vends pas. Je vous la confie. Je ne l'oblige à rien, Malika. Elle est votre fille. La vie va lui sourire avec vous et votre fils Allal. La vie va enfin la récompenser. Je compte sur vous.

En entendant ces mots, ma belle-mère s'est levée et a quitté la grande pièce. Elle voulait montrer ainsi son désaccord avec la parole de Baba et ce qu'il sous-entendait. Je vais voir si le couscous est prêt ou bien pas encore.

Baba a continué son discours.

Ma fille Malika a perdu sa mère très tôt. Je ne pouvais pas l'élever tout seul. Dans cette vie, un homme ne peut pas tenir le coup sans une femme. Je me suis marié de nouveau. Je n'avais pas le choix.

Ton père a pris alors la parole.

Ta fille Malika sera notre fille. Ne t'inquiète pas. Et notre fils Allal est ton fils. Dieu nous aidera à aller dans ce chemin en bons musulmans, le cœur pur. Mais… mais…

Mais quoi ?

La dot est un peu trop importante pour notre fils.

Combien d'argent pouvez-vous donner pour ma fille ?

Ce n'est pas une histoire d'argent. La confiance avant tout…

Combien ?

À vous de voir. Notre fils est un bon fils. Un homme. Il n'a pas peur de travailler. Il est…

Combien ?

La moitié de ce que tu as dit.

Baba s'est tourné vers moi. Il a pris ma main dans sa main.

Malika, ma fille, tu as entendu ce qui vient d'être dit. Tu es d'accord avec tout cela ? Je ne t'oblige à rien. Tu veux te marier avec Allal dans ces conditions ? Tu ne me diras pas plus tard que je t'ai vendue pour rien ? Allal est là, devant toi. Ses parents sont là, devant toi. Tu as tout entendu de ce qu'ils ont dit. Leur proposition. L'argent n'est pas tout dans la vie mais… mais parfois il faut savoir…

Je suis d'accord, Baba. Je veux me marier avec Allal. J'accepte ce que ses parents proposent.

Vous avez tous entendu. Ma fille Malika est d'accord. C'est votre fille à présent. Elle est à vous. Elle est à toi, mon fils Allal. Nous célébrerons le mariage dans un mois. Lisons alors la sourate Al-Fatiha, puisque nous sommes tous d'accord.

En écoutant ces mots, j'ai regardé vers toi, Allal.

Tu ne m'as pas regardée à ce moment-là, Allal.

Tu t'es tourné vers ton ami Merzougue et vous vous êtes enlacés avec beaucoup de chaleur. Deux amis. Deux frères.

Et j'ai compris en vous regardant enlacés comme ça longtemps, trop longtemps, qu'il y avait un secret entre vous deux. Un lien très spécial.

Baba a même été obligé d'intervenir. Il t'a dit : Ça suffit comme ça, Allal mon fils. Lâche Merzougue et va embrasser la tête de Malika.

Allal qui m'embrasse timidement devant tout le monde.

Merzougue qui sourit grand et qui encourage chaleureusement son ami.

Allal qui revient vers Merzougue. Ils se regardent. Ils sont excités. Ils s'embrassent de nouveau. Ils sont enlacés de nouveau. Devant nous tous. Ils n'ont pas honte.

Qu'est-ce que je dois faire, moi, devant ce spectacle ? Qui se marie avec qui, ici ?

Je comprends et je ne comprends pas. Je vois et je ne vois pas. Le monde des hommes du bled. La solidarité entre les hommes du bled. Les gestes des hommes. Les hommes passent l'essentiel de leur temps entre eux. Homme à homme. Et ce qui doit arriver arrive. Ils se soulagent entre eux. En attendant. Rien de nouveau. C'est naturel. Allal et Merzougue, c'est naturel. Il ne faut pas se poser trop de questions.

Allal a un ami et un soutien : Merzougue. Je ne dois pas le lui enlever. Il n'y a pas que moi dans la vie et dans le cœur d'Allal.

Je ne suis pas jalouse de Merzougue. Tu m'entends, Allal ? Même quand j'ai fini par vous voir ensemble de mes propres yeux sur la terrasse de la maison, l'un sur l'autre, nus, nus, je ne suis pas devenue jalouse. C'était la nuit. L'été. Il faisait trop chaud. C'est tout. Je n'étais pas choquée. Je n'étais pas catastrophée. Je connais la vie. Les choses de la vie.

Merzougue était là bien avant moi.

Merzougue n'est pas un homme dangereux. Quand il me regarde, ses yeux ne changent pas. Ils sont toujours dans la tendresse, ses yeux.

Merzougue, c'est tout ce qu'il me reste maintenant que tu n'es plus là, Allal. Quand je le vois : je te vois. Je fais à manger. Je l'invite. Il vient. Il mange comme toi,